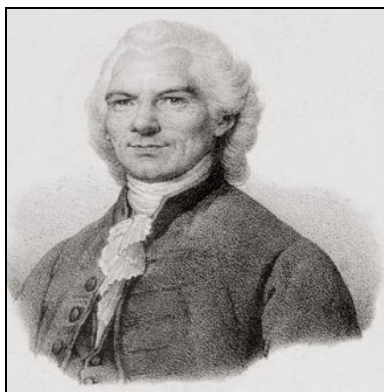


DELILLE A LAUTENBACH

Jacques Delille (1738-1813)



en 1773, élu à l'Académie Française en 1774. On refuse généralement à Delille le génie et l'invention, mais on le met au premier rang pour l'art de la versification et pour le talent descriptif.

Or Auguste GASSER, historien originaire de Soultz, nous apprend dans son ouvrage « *Monographie de la Vallée de Guebwiller et du massif du Grand Ballon* » que Lautenbach a été pendant les « mauvais jours » de la Révolution la retraite de l'abbé Delille. L'historien rajoute que c'est à Lautenbach que le poème « Les jardins » a été écrit par cet auteur. Ce que confirme Philippe De Golbery dans ses « *Antiquités de l'Alsace* » où il dit :

« La Haute-Alsace a deux villages du nom de Lutenbach. Déjà nous avons parlé de celui dont Voltaire fit pendant quelque temps sa demeure (ndlr Luttenbach dans la vallée de Munster). Celui de la vallée de Guebwiller s'honore de souvenirs non moins illustres : Delille est venu cacher sa gloire dans ses sombres forêts aux jours troubles et de malheur où le génie et la vertu étaient des crimes. Il demeura longtemps ignoré à Lutenbach où il aimait à s'égarer dans les détours des vallons solitaires qui l'entourent : alors il préparait pour la postérité ses « Jardins », son « Homme des champs ». Ainsi la poésie française doit à nos contrées quelques uns des ouvrages dont elle a reçu le plus d'éclat et nos plus beaux sites s'animent à leur tour par le souvenir d'hommes dont la renommée ne cessera jamais de répéter le nom. »

Mais qui était donc cet illustre poète ?

Enfant illégitime de Marie Berard, Jacques naît en Limagne près de Clermont en 1738, il est reconnu par Antoine Montanier, avocat au parlement de Clermont Ferrand, qui meurt peu de temps après, en lui laissant une modeste pension viagère. Sa mère, aussi discrète que belle, lui transmet un pré à Pontgibaud, ce qui lui permet d'adjoindre à son prénom le nom de famille Delille. Il grandit en pension, loin de sa famille. Elève brillant, de conditions modestes, il brigue rapidement un poste de professeur. Il travaille d'abord comme enseignant dans différents collèges, à Beauvais, à Amiens, puis à Paris où il se fait remarquer par

un remarquable talent de versificateur, notamment par une aptitude exceptionnelle à la poésie didactique. Il prépare pendant ce temps une traduction des Géorgiques, qu'il publie en 1769. Voltaire en est si frappé que, sans connaître le poète en aucune façon, il écrit à l'Académie française pour le recommander chaudement. Delille y est en effet présenté en 1772 ; jugé trop jeune, il est admis deux ans plus tard. Traducteur et poète reconnu, il se voit attribuer la chaire de poésie latine au Collège de France en 1773. L'année suivante, il devient Académicien, notamment grâce au soutien de Voltaire. Aimé pour son entraînement et sa chaleur, les plus grands salons parisiens le réclament. En 1780, le Comte d'Artois le nomme Abbé de Saint Séverin, bien qu'il ne soit jamais rentré dans les ordres. En 1786, il se mit en ménage avec sa gouvernante, Marie-Jeanne Vaudechamps, une vosgienne de Saint Dié, qu'il épousa en 1799.

Sous la Révolution française, Delille perdit le bénéfice qui était sa seule source de revenus et fut inquiété, mais il conserva la liberté en sacrifiant aux idées de l'heure en composant des poèmes de circonstances. Fuyant la Terreur en 1794, il gagne les Vosges passant par Lautenbach pour rejoindre Saint Dié, la patrie de sa femme. Plus tard il gagne la Suisse, puis l'Angleterre où il achèvera certains travaux de traduction et continuera à écrire des poèmes. Il rentre en France en 1802 où il reprend ses fonctions de professeur et une place à l'académie. À la fin de sa vie, il devint aveugle, comme Homère, et cette infirmité ajouta encore à l'admiration proche de l'idolâtrie qui lui était vouée. Il mourut d'une attaque d'apoplexie dans la nuit du 1^{er} au 2^{ème} mai 1813. Son corps fut exposé pendant trois jours sur un lit de parade au Collège de France, le front ceint d'une couronne de lauriers et, considéré comme le plus grand poète français, il reçut des funérailles grandioses, suivies par une foule immense. Il est enterré au cimetière du Père-Lachaise.

Extrait des Jardins :

Le pré qui donne aux boeufs sa riante verdure,
D'une grasse litière attend la fange impure,
Et des sels du fumier se forment en secret
Le parfum de la rose et le teint de l'oeillet.

Extrait de l'Homme des champs :

L'été remplit sa grange, affaisse ses greniers;
L'automne d'un doux poids fait gémir ses paniers;
Et les derniers soleils, sur les côtes vineuses,
Achèvent de mûrir les grappes paresseuses.

Sources : Wikipedia ; Universalis ; Unjourunpoème.com ; academie-française.fr

Maurice Kech